

— Venez, venez donc : fille trop complaisante et trop vive, si vous aviez voulu m'entendre jusqu'à la fin, vous vous seriez épargné d'inutiles démonstrations, qui doivent coûter à votre amour-propre autant qu'à votre pudeur... En vérité mon enfant tu as mal interprété mes intentions. Tiens, donne-moi tes meilleures nippes, je les paierai ce que tu les estimeras; les deux louis sont pour le secret.

— Voilà qui est parler ! Foi d'honnête fille, *Fanchette* va vous donner ce qu'elle a de plus brillant, son ajustement du Panthéon; tenez.

— Diable ! mais ceci est élégant, un habit de bal superbe !

— Je crois bien ! ça appartenait à une grande dame ! C'est une belle marquise qui a porté ça. Elle en a fait présent à sa femme de chambre qui qui me l'a vendu.

— Cette robe est fort belle ! Quelqu'un de ma connaissance en avait une... Elle est fort belle !

— Si belle, que je n'ose presque jamais la mettre ! d'ailleurs elle m'est trop longue, je vous la céderai au prix coûtant; quatre louis. Et pardessus le marché vous aurez encore ce grand chapeau noire avec son panache, et puis les preuves de mon amitié, si vous voulez, parce que vous êtes bien gentil.

— Pour la robe et le chapeau, volontiers; bien obligé du reste.

Il me manquait encore une chemise. *Fanchette* eut beaucoup de peine à me la fournir médiocrement bonne; elle eut beaucoup de peine à ne pas outrager ma timide pudeur en me la passant. La robe qu'elle me mit m'allait aussi bien que si on l'eût faite pour moi.

— Comme cet habit vous sied, disait *Fanchette*.

— Parfaitement... et plus je le regarde... Dis-moi qui te l'a vendu !

— Une femme de chambre.

— Sais-tu son nom ?

— Oui. Justine.

— Justine ! c'est une Justine qui t'a vendu cet habit de bal ?

— Oui. Vous la connaissez, Justine ?

— Non. Il appartenait, dis-tu, à une marquise ?

— Oui. Vous la connaissez, la marquise ?

— Non... cet habit... en effet... sûrement... c'est lui... c'est lui-même !

— Vous le connaissez, l'habit ?

— Non...

Qui m'eût dit, il y a un an, qu'une seconde fois je me déguiserais avec, et cela dans un lieu !... Ce que c'est que le monde pourtant ! comme on se rencontre !...

— Tiens, Fanchette, voilà les six louis que je te dois. Fais-moi le plaisir d'aller chercher un fiacre et de me l'amener; tu m'accompagneras dedans, jusqu'à la porte du Luxembourg. En te quittant là, je te donnerai encore quelques petits écus pour ta course; mais dépêche-toi surtout et garde-toi bien de dire un mot à personne.

— Je vous le promets. Je vous aime, parce que vous êtes généreux, et je dis: Vous avez de l'esprit, car vous me parlez comme dans les livres, de tout plein de belles choses que je ne comprends pas.

— Va, Fanchette, va vite.

Il n'y avait pas cinq minutes qu'elle était partie, quand j'entendis la clef tourner dans la serrure. Jugez de ma surprise et de mon effroi, lorsque, la porte s'étant ouverte, je vis entrer un inconnu qui, non moins familier que s'il eût été chez lui, me dit bonjour sans me regarder, et jeta sur le lit sa canne et son chapeau. Je m'aperçus que ses jambes chancelantes le portaient de travers: qu'il faisait fréquemment des tours sur lui-même, qu'il accrochait les meubles et battait les murs. Sa bouche s'ouvrait avec effort, sa langue articulait à peine, ses dents étaient mêlées; il prit une chaise et s'assit à côté, puis, en se relevant, il se fit à lui-même, après quelques jurements préparatoires, cette judicieuse remarque:

— Je me suis trompé. Il ajouta: Fanchette, je suis sûr que tu as été inquiète de ce que je ne suis pas revenu c'te nuit avant ce matin... T'a enragé de ça! comme d'juste... Ah! c'est qu'y avait z'un monde à c'hôtel d'Angleterre, un monde!... et du beau monde, da, vante-t'en-zen... Tiens, note voisin le pâtissier y était... et pis le maîte d'hôtel de ce monsieur... Tu sais ben?... ç'ai-ti... ç'ai-ti des petite gens, ça!... Enfin, n'y a ti pat u z'une querelle; juge!... Excepté z'un qui en a tué z'un autre, mais v'là tout... au bout d'un quart d'heure, il n'en était pu question... Ah! c'est z'un plaisir d'être z'en bonne société... c'est z'un plaisir à l'hôtel d'Angleterre... y a des personnes qui s'y ruinent... avec z'un agrément... c'est charmant d'les voir... quand on gagne surtout... J'ai gagné, moi!... En revenant... c'n'est pas que j'aie beaucoup bu z'en revenant... mais le vin ne valait rien... tous ces cabarets sont des coquins... et pis faut tout dire, l'vin n'est pas de garde c't'année... Est-ce que j'suis gris, moi?... Qu'en dis-tu, Fanchette? Quand un queuquè z'un z'est gris, il va de côté...

A ces mots il se leva pour venir droit à moi; mais sans le vouloir il prit à gauche, et se jeta sur la croisée dont il brisa quelques vitres. Après bien des détours, il parvint pourtant jusqu'à moi, et

pendant quelques secondes, il me regarda sous le nez d'un air qui m'aurait beaucoup amusé, si j'avais eu moins d'inquiétude :

— C'est moi, reprit-il enfin, c'est toi... voilà ben ta chambre, z'et ta belle robe... mais j'suis gris... ho ! ça j'suis gris... t'a les yeux noirs et j'les vois bleus !... t'es blonde et tu me sembles brune ! t'es petite et je te trouve grande !... Oh ! ça j'suis dedans, c'est clair... mais quoique çà, je te veux persuader que t'es gentille, et que j'suis ton z'amoureux.

Il s'approcha, je reculai ; il me suivit, je le repoussai : il me retint, je fis un geste menaçant ; il me donna un coup de poing, je lui en rendis deux ; il se jeta sur mon panaché, je le saisis par les cheveux. Sa chute entraîna la mienne ; le chevalier de Faublas, étendu sur le plancher, roula dans la poussière avec le vil amant d'une fille publique ! Ce qui faillit rétablir en faveur de mon adversaire l'inégalité de cet indigne combat, c'est que je n'étais pas commodément vêtu pour faire le coup de poing. Cependant la victoire n'aurait pu longtemps balancer incertaine, parce qu'il y avait, dans notre manière d'escrimer, cette différence tout avantageuse pour moi que, sans dire un seul mot, je tâchais de parer avant de riposter ; au lieu que le vilain, jurant comme un cocher, négligeait

la parade, et ne cherchait qu'à me frapper et à me retenir. On juge donc que le plus braillard n'était pas le moins maltraité ; mais, avant que je fusse parvenu à me dégager, les voisins accoururent au bruit qu'il faisait. Charmés de trouver cette occasion de se débarrasser de leurs odieux locataires, ils commencèrent par nous charger d'imprécations et de coups ; ensuite ils nous séparèrent, nous descendirent, et nous livrèrent à la garde que l'un d'entre eux avait été chercher.

Deux soldats mirent les menottes à mon camarade, deux soldats me donnèrent la main ; le peuple me hua, les enfants me suivirent. Au bout de la rue, je passai triomphant au milieu des *lurons*, qui n'attendaient pas sous ces pompeux habits et dans cet honorable cortège, leur prétendue religieuse en homme travestie. Mais combien de rues nous courûmes à pied ! que de boue, en chemin ramassée, souilla l'habit charmant auquel j'avais espéré pouvoir rendre sa splendeur première ! que de grossiers propos j'entendis sur ma route ! avec quelle brutalité me traînèrent mes incivils conducteurs ! Ah ! pauvres filles, Dieu vous préserve de la garde de Paris !

Dieu vous préserve aussi du commissaire ! Un juge de paix trancher du magistrat ! se donner les airs de condamner sans entendre ! Un pesant ca-

poral conta le fait qu'il ignorait, ses soldats attestèrent ce qu'ils n'avaient point vu, plusieurs témoins crièrent que j'étais femme publique et que je rossais mes amis ; le clerc expéditif, comprenant peu de chose, mais écrivant tout, ferma le procès-verbal avant même qu'on eût daigné s'informer si nous n'avions pas quelques moyens de défense : et tout à coup du tribunal despotique de l'orgueilleux bourgeois émana cet arrêt sans appel : Le garnement, à l'hôtel de la Force ! la fille, à Saint-Martin !

Il y avait à peu près deux heures que j'y réfléchissais sur ma situation difficile, dont j'allais informer le vicomte, quand on appela Fanchette. Saisi d'effroi, je ne me décidai qu'avec peine à gagner le premier guichet. Là, je vis une élégante qui, m'ayant jeté deux ou trois coups d'œil dédaigneux, m'ordonna, d'un ton sec, de la suivre. Les portes de la prison s'ouvrirent ; ma fière protectrice monta gravement dans sa voiture, et d'un signe de tête m'annonça que j'y pouvais prendre place sur le devant. J'obéis, nous partîmes ; alors, m'adressant à l'inconnue :

— Madame, que de remerciements ?...

— Vous ne m'en devez pas, interrompit-elle ; il est vrai que je vous ai tirée de ce bel endroit où vous n'étiez pas trop déplacée, je pense ; mais ce

n'a pas été pour vous obliger personnellement, je vous assure.

— Cependant, madame...

— Cependant, mademoiselle, je vous prie de me croire.

— Pourquoi refuseriez-vous le juste hommage ?...

— Bon Dieu ! cela fait des phrases ! je ne les aime pas, mademoiselle. Ne causons pas ensemble, je vous prie.

Il y eut un moment de silence, pendant lequel je me demandai tout bas qu'elle était cette incivile libératrice, qui me rendait un si grand service et me traitait si mal, où m'engagerait cette nouvelle aventure, et ce que j'allais devenir !

La belle dame qui m'avait ordonné de me taire, m'ordonna bientôt de parler :

— Savez-vous lire ! me demanda-t-elle ?

— Un peu, madame.

— Et écrire aussi ?

— Tout de même.

— Vous coiffez ?

— Les femmes ?

— Eh ! mais sans doute.

— Assez passablement, madame. Est-ce là tout ce que ?...

— En voilà assez, mademoiselle ; vous oubliez

qu'il ne vous appartient pas de me questionner.

Bientôt la voiture s'arrêta devant un très bel hôtel : l'inconnue me fit entrer dans un superbe appartement où je trouvai M. de Valbrun.

— Bonjour, mon cher Faublas, me dit-il en m'embrassant ; n'êtes-vous pas content du zèle que madame la baronne de Fonrose a mis à vous servir ?

— Ah ! je l'ai bien inquiété, votre cher Faublas, s'écria-t-elle en riant ; demandez-lui ce qu'il en pense, demandez-lui si je n'ai pas déjà commencé la vengeance de mon sexe. Allons, gentil chevalier, ajouta-t-elle, point de rancune ; ne voyez en moi qu'une fée secourable qui vient de vous enlever à des enchanteurs ; et, pour me prouver votre reconnaissance, venez respectueusement me baiser la main.

J'obéis à la baronne en la remerciant, et puis m'adressant au vicomte :

— Monsieur de Valbrun, partons.

— Pour aller où ?

— Voir Sophie.

— Sophie est-elle à Paris ?

— Dans ce faubourg même, au couvent de B*** rue***.

— Tant mieux ; mais pour un instant modérez votre impatience, écoutez-moi : je dois vous dire ce

que j'ai fait, et prendre avec vous des mesures pour ce qui me reste à faire.

— Vous devez, monsieur le vicomte ! moi, j'aurais dû commencer par vous assurer de toute ma reconnaissance.

— Êtes-vous jaloux de me la prouver !

— N'en doutez pas.

— Eh bien ! faites-moi le plaisir de m'entendre.

— De tout mon cœur ; mais partons.

— Quelle pétulance ! De grâce, écoutez-moi.

— Ma Sophie !

— Nous en parlerons tout à l'heure. Chevalier, au milieu de la nuit dernière, je suis revenu à ma petite maison, comme je vous l'avais promis. Justine, en me racontant ce qui s'était passé, m'a donné de grandes inquiétudes pour vous. Ne sachant ce que vous alliez devenir, et voulant demeurer à portée de vous donner quelques secours si l'occasion s'en présentait, j'ai pris le parti de rester avec Justine. Cette petite, qui paraît vous aimer beaucoup, était continuellement à la fenêtre de la rue. Deux fois dans la matinée, elle a cru vous voir sous deux habits différents. Il y a deux heures, enfin, elle m'a crié que la garde vous emmenait ; qu'elle vous reconnaissait d'autant mieux, sous votre nouveau travestissement, que la robe

dont vous étiez vêtu avait très certainement appartenu jadis à madame la marquise de B^{***}. Aussitôt s'est mêlé dans la cohue qui vous suivait, un fidèle émissaire chargé de revenir le plus tôt possible m'apprendre ce que vous seriez devenu. À son retour, je n'ai pas été moins enchanté que surpris de savoir qu'un jugement *ténébreux* venait d'envoyer la prétendue Fanchette à Saint-Martin. Aussitôt j'ai volé chez madame de Fonrose...

— Moi d'abord, interrompit-elle je ne pouvais que m'intéresser beaucoup au sort d'un jeune homme tel que vous. J'ai couru sur-le-champ à l'hôtel de la police, et vous savez quel prompt usage j'ai fait du mandat qui ordonnait votre liberté.

— Madame, recevez tous mes remerciements...

— Messieurs, ajouta-t-elle, il est tard : commençons par faire habiller et coiffer cette pauvre Fanchette, dont la parure est dans un grand désordre. Ensuite nous passerons dans la salle à manger, où nous ne resterons pas longtemps, et pendant le dîner, chacun de nous trois voudra bien rêver aux moyens de sauver cet aimable cavalier, l'ami de toutes les femmes, et l'amant de la sienne.

À premier coup de sonnette, vint une femme de chambre qu'on renvoya dès que je fus coiffé. La baronne alors, aidée du vicomte de Valbrun,

qui ne nous quittait pas, voulut bien me passer elle-même, un de ses plus jolis caracos, auquel il fallut sacrifier *l'habit de bal* à jamais flétri. Quand ma toilette fut achevée, madame de Fonrose me présenta sa main, dont s'empara le vicomte plus prompt que moi ; nous allâmes nous mettre à table. La baronne, qui n'était sortie de son recueillement profond que pour me fixer de temps en temps, la baronne rompit le silence par un grand éclat de rire. Le vicomte lui demanda la cause de cette gaieté subite.

— Je vais vous l'expliquer dans le salon, répondit-elle en se levant.

Je fus presque affligé de cette brusque incartade ; car, au vif appétit qui me restait encore, je sentais que j'aurais fort bien achevé mon dîner.

— Je viens de trouver pour cette jeune fille, dit-elle, une place qui lui convient merveilleusement de toutes les manières.

— Une place ! s'écria le vicomte.

— Une place, oui ; factotum femelle, elle sera demoiselle de compagnie, secrétaire et lectrice chez madame de Lignolle.

— La petite comtesse ?

— Oui.

— Une demoiselle de compagnie à la petite comtesse ! On en rira.

— Qu'importe? vicomte, elle en veut une; celle que je vais lui donner en vaut bien une autre, je crois.

— Mais à cause de M. de Lignolle...

— M. de Lignolle! M. de Lignolle est un fort vilain homme, à qui j'en veux depuis longtemps. Une de mes intimes amies lui reproche des torts... de ces torts qu'une femme ne pardonne point. Mademoiselle Duportail, ajouta la baronne en se tournant vers moi, je vous recommande la petite comtesse, elle est jeune et jolie, un peu étourdie, très vive, impérieuse à l'excès, capricieuse aussi.

— Madame, dit le vicomte, nous pouvons partir, il fait nuit; mais croyez-vous que madame de Lignolle prenne sa demoiselle de compagnie dès ce soir?

— Oui, monsieur, j'en fais mon affaire.

— Et M. de Lignolle ne s'opposera point à cette fantaisie de sa femme?

— Vous savez bien que monsieur n'a pas de volonté quand madame parle; vous savez bien que, quand la comtesse a prononcé le fatal *je veux*, il faut que le comte veuille. Partons, chevalier, ajouta-t-elle, vous vous nommerez mademoiselle de Brumont.

Nous descendîmes; comme je montais dans la voiture, je vis qu'on plaçait une malie derrière :

— Elle renferme votre trousseau, me dit la baronne.

M. de Valbrun, quoiqu'il prétendit n'être pas jaloux, ne nous quitta qu'à la porte de l'hôtel du comte.

M. de Lignolle était chez madame, quand on nous annonça. La baronne, en me présentant à la comtesse, lui dit :

— Je vous amène cette jeune personne, en qui vous trouverez toutes les qualités nécessaires aux fonctions de la triple charge dont vous l'honorerez. Elle lit, écrit et cause bien. On la loue d'avoir fait d'excellentes études, mais c'est là son moindre mérite. Je lui connais des inclinations honnêtes, des goûts tout à fait louables, et surtout des talents solides qu'on a rarement dans un âge encore si tendre et avec une aussi jolie figure. Ne croyez pas que j'exagère, comtesse; bientôt vous deviendrez l'intime amie de votre aimable lectrice, et vous découvrirez en elle un vrai trésor, de l'acquisition duquel vous me remercirez.

— Je vous en remercie d'avance, répondit la comtesse; sur votre recommandation je n'hésite pas.

— Plusieurs de mes amies voudraient bien avoir des demoiselles de compagnie comme celle-là, reprit la baronne; mais j'ai senti que je vous devais

la préférence ; et puis il faut tout dire : c'est un présent que j'ai voulu faire à M. de Lignolle.

La comtesse renouvela ses remerciements à la baronne, et lui dit que dès ce soir...

— Dès ce soir, interrompt le comte, attendez donc.

— Monsieur, je n'attends pas.

— Mais...

— Point de mais, monsieur. Il y a trois jours que je demande une demoiselle de compagnie ; et, s'il fallait que j'attendisse encore je tomberais malade.

— Si dans le monde on trouve ridicule...

— Que m'importe, monsieur ?

— On vous blâmera, madame, car...

— Je savais bien qu'il nous arriverait encore un de ces *car* dont vous me fatiguez sans cesse et qui me sont insupportables, surtout quand vous me contrariez. Monsieur, dès ce soir, mademoiselle...

— Mais, madame, je vous observe...

— Oh ! que je suis malheureuse !

— Je vous observe que si...

La comtesse irritée prit une attitude fière, regarda M. de Lignolle avec majesté, et du ton le plus impérieux lui dit :

— Je le veux.

— Puisque vous le prenez ainsi, madame, répon-

dit le comte, il faut bien que cela soit. Que ne vous expliquiez-vous tout d'un coup ? Madame la baronne permettra seulement que j'examine un peu sa protégée, car souvent on parle de bonnes études, et Dieu sait ce qu'on entend par là. J'en ai vu de ces petits messieurs qu'on me vantait comme des prodiges ! Ils avaient remporté tous les prix de l'Université, et ne savaient seulement pas trouver le mot d'une énigme. Jugez donc ce que c'eût été si on les avait priés d'en faire une !... Mademoiselle, je ne doute pas que vous ne soyez plus instruite, car... votre figure... vos manières... Comment vous nommez-vous mademoiselle ?

— De Brumont, monsieur.

— Vous n'êtes pas philosophe, j'espère ?

— Non, monsieur, je suis honnête fille.

— Belle réponse, mademoiselle ; superbe ! superbe ! Ah ! c'est que si vous aviez été une fille philosophe, nous n'aurions pas pu demeurer en semble, nous n'aurions pas pu... Mademoiselle, vous êtes de bonne famille apparemment ?

— Monsieur, je suis noble.

— Bon, encore cela ! bon. Tenez, je suis observateur, et j'ai remarqué que dans la noblesse il y avait en général des inclinations plus distinguées, des talents plus recommandables...

— Oui, monsieur le comte, et une *sensibilité*

plus exquise et des mœurs moins corrompues.

— Vous raisonnez très bien mademoiselle, je vois que nous symphathiserons merveilleusement. Je vous avouerai que vous êtes arrivée ici dans un moment précieux ; quand on vous a annoncée, je limais le dernier vers d'une charade... Oh ! c'est que c'est une vraie charade, celle-là !... Allez ! je vous certifie qu'on n'en lit pas souvent de meilleures dans le *Mercur*... Mademoiselle, jusqu'à présent je suis infiniment content de vous ; mais permettez que je voie jusqu'à la fin. Écoutez, je vous prie, ma charade ; et cherchez-en le mot.

Mon premier qu'anime le vent
A la chasse se voit souvent ;
Mon second en tout temps est propre,
Et mon tout est toujours malpropre.

— Devinez, mademoiselle, devinez.

Pendant que M. de Lignolle, tout droit planté vis-à-vis de moi, se frottait les mains d'un air de satisfaction, la baronne et la comtesse parlaient modes nouvelles ; et moi, le corps immobile, le regard fixe, la tête un peu renversée, je cherchais au plafond le mot de l'inimitable charade : Mon premier... est-ce bien cela ?... oui... cependant... si fait... mais non. Se voit ! on aurait mis s'entend.

— Non pas, répondit vivement le comte, je m'en

suis bien gardé. L'oreille, mademoiselle l'oreille ! *s'entend souvent*, quelle cacophonie cela eût fait ! et voilà justement à quoi ne prennent jamais garde vos rimeurs à la toise, qui ne se doutent pas de l'harmonie. *S'entend souvent* aurait déchiré le tympan, au lieu qu'à la chasse se produit un petit sifflement qui ne ressemble pas mal au bruit du cor... d'un cor dans le lointain... d'un cor mourant.

— Oui, monsieur le comte.

— Eh bien ! mademoiselle, le mot de mon premier ?

— Est cor, monsieur,

— Justement ! cor ! cor ! N'est-il pas vrai que la définition...

— Paraîtra fort ingénieuse, monsieur.

— *Qu'anime le vent*, comment trouvez-vous ?

— Joli, monsieur, parfaitement joli.

— Et juste.

— Juste ? très juste.

— En effet, le souffle est l'âme de cet instrument, et qu'est-ce qu'un cor sans âme ?

— Charmant calembour, mademoiselle, charmant celui-là !

— Voyons, monsieur le comte, le second membre de la charade.

— Le second membre me paraît trivial, j'appelle cela le second chant.

— Chant est effectivement plus noble, monsieur le comte : *mon second en tout temps est propre, et mon tout est toujours malpropre,*

— Tandis que j'épuisais toute ma sagacité dans l'inutile recherche du mot désiré, madame de Fonrose me lançait quelques regards à la dérobée ; et M. de Lignolle, tantôt marchant à grands pas, tantôt s'arrêtant devant moi pour mieux jouir de mon incertitude et de mes efforts, M. de Lignolle de temps en temps s'écriait :

— Comme elle cherche ! comme elle cherche ! Ah ! messieurs au Caveau, nous verrons, nous verrons si vous devinez facilement celle-là.

— Je vous avoue, monsieur, que mon tout et le second chant m'embarrassent... *et mon tout est toujours malpropre, toujours ?*

— Oui, toujours, en dedans, bien entendu, parce que l'encre...

Sa réflexion fut un trait de lumière.

— Monsieur le comte, je le tiens !

— Bon !

— C'est cornet, monsieur le comte.

— Elle l'a ma foi devinée, s'écria-t-il. Preuve qu'elle est bien faite, la charade ! Ah ! baronne, vous avez raison, c'est une fille vraiment étonnante !

— Monsieur, je suis fort aise, répliqua madame

de Fonrose, que vous la trouviez telle ; mais c'est surtout aux yeux de la comtesse que je veux qu'elle se montre ainsi. Mademoiselle, me dit-elle ensuite d'un ton protecteur, je vous laisse dans une maison fort agréable, où tous les plaisirs vous attendent. Songez qu'à compter de ce moment-ci vous appartenez à madame la comtesse ; qu'il s'agit non seulement d'exécuter ses volontés, mais encore de prévenir ses désirs ; et qu'enfin, fussiez-vous même en certains point, désobliger monsieur, votre premier devoir est de plaire à madame. Je crois que ce ne sera pour vous une chose ni désagréable ni difficile ; il y va de votre honneur de justifier l'opinion très avantageuse que j'ai conçue de vous ; efforcez-vous donc de mériter, le plus promptement possible, les bontés d'une aussi charmante maîtresse.

Après avoir sermonné de la sorte, mon auguste protectrice me donna un baiser sur le front, et s'en alla. Dès qu'elle fut partie, je priai la comtesse de me permettre d'aller me mettre au lit. M. de Lignolle insistait pour que je restasse ; mais un *je le veux* de madame lui ferma la bouche. La comtesse elle-même me conduisit au petit appartement qu'elle m'avait destiné ; c'était une espèce de cabinet pratiqué au fond de sa chambre à coucher. Le comte me souhâta plusieurs fois le bonsoir

d'un ton très affectueux, et madame de Lignolle, en me donnant un baiser sur le front, me dit avec beaucoup de vivacité :

— Bonne nuit, mademoiselle de Brumont : dormez bien, je le veux, entendez-vous ?

Maintenant qu'il me soit permis d'examiner un peu mon petit appartement. Cette porte donne dans la chambre à coucher de la comtesse. Cette autre ? Sur un escalier dérobé qui descend dans la cour. Elle est commode, ma petite chambre ! Si dans la nuit il me prenait fantaisie d'aller visiter madame de Lignolle !... Oh ! je n'en ferai rien : va, sois tranquille, ma Sophie... Couche-t-il avec elle, M. de Lignolle ? Que m'importe ! Quelle idée me vient là !... Le grand mal après tout ! Je n'y mets pas un vif intérêt... C'est simplement de la curiosité... Oui, mais cependant cela me tourmente ; je voudrais savoir si les époux font lit à part... Je ne vois qu'un lit dans la chambre à coucher de madame ; mais il est grand, et il se pourrait que monsieur n'eût pas son appartement séparé... Comment faire pour m'en instruire !... Parbleu ! guetter le moment et regarder par le trou de la serrure... Bon ! il n'est que sept heures ! ils ne souperont pas avant dix, ils ne se retireront point avant minuit. J'attendrais là cinq heures d'horloge !... Je meurs de fatigue... Ma foi, non. Ma

charmante femme, je ne m'occuperai que de vous, et la preuve, c'est que je vais me coucher.

Je le fis aussitôt, et je m'endormis si bien, que le lendemain M^{me} de Lignolle fut obligée de me faire appeler pour que j'assistasse à son lever.

Un laquais apporta une lettre, la comtesse aperçoit le timbre :

— Besançon ! dit-elle.

Elle pousse un cri de joie, se lève impétueusement et le corps à demi courbé, les yeux fixés sur le papier chéri, les mains tremblantes, la parole entrecoupée, elle lit :

« Tu conçois, chère petite nièce, que j'ai eu tant » de plaisir à élever, combien j'ai souffert de ne » pouvoir venir à ton mariage ; mais, enfin le par- » lement de Besançon m'a jugée ; j'ai gagné mon » procès ; je pars, j'arrive aussitôt que ma lettre ; » j'arrive le 15... »

Le 15 ! c'est aujourd'hui, s'écrie la comtesse, et, tout en baisant le papier précurseur, elle continue :

— O bonne nouvelle ! ô ma chère tante ! je vais vous voir, et j'en suis charmée !

Cependant trois heures allaient sonner, la marquise était arrivée. M. de Lignolle nous avait fait dire qu'il dînerait en ville ; un domestique nous annonça que nous étions servies. A table, la jeune

comtesse m'accabla d'attentions, et la vieille tante me prodigua les compliments. Leurs questions quelquefois embarrassantes, mes réponses souvent équivoques, leur crédulité, ma confiance, les louanges dont je payais leurs éloges, tout cela peut-être mériterait d'être raconté; mais nous allons, si vous le voulez bien, marcher au dénouement.

— Fort bien, mon enfant, dit M^{me} d'Armincourt à M^{me} de Lignolle; mais, à présent, parlons des choses essentielles. Es-tu contente de ton mari?

— Mais oui, madame la marquise, répondit-elle.

— Qu'appelles-tu madame la marquise? crois-tu que je te saluerai d'une madame la comtesse? Bon quand il y a du monde, mais entre nous! Va, tu es l'enfant que j'ai élevée, mon enfant chérie; dis, ma tante, et je dirai, ma nièce. Réponds-moi, comptes-tu bien me donner un petit neveu?

— Je ne sais pas, ma tante.

— C'est-à-dire, tu n'en es pas sûre.

— Je ne sais pas, ma tante.

— Tu n'aperçois donc pas dans ta santé ces dérangements?... hein?

— Plait-il, ma tante?

— Tu n'as pas eu quelques absences?

— Des absences! est-ce que j'étais sujette à avoir des absences?

— Non pas, quand tu étais fille, mais depuis que tu es femme!

— Eh bien, les femmes deviennent-elles folles?

— Folles! il est bien question de folie! cela ne porte pas au cerveau dans ce cas-là, ma nièce.

— Que me demandez-vous donc, ma tante?

— Je demande... je demande... pourquoi donc affecter?... M^{lle} de Brumont ne doit pas te gêner. Elle est ton aînée; une fille de vingt ans, quoi qu'elle soit sage, n'ignore plus certaines choses.

— Je ne vous comprends pas, ma tante.

— Ma nièce, trouvez-vous mes questions indiscretes?

— Non, sûrement. Parlez, ma tante, parlez.

— Écoute, mon enfant, si je m'en mêle, c'est par intérêt pour toi. D'abord, si l'on m'avait crue, tu n'aurais pas épousé M. de Lignolle. Je le trouvais trop vieux. Un homme de cinquante ans... Je sais bien qu'à cet âge-là M. d'Armincourt était un pauvre sire... mais enfin on prétend qu'il y en a... Dis-moi: le comte remplit-il son devoir?

— Oh! M. de Lignolle fait tout ce que je veux.

— Tout ce que tu veux!... et tous les jours?

— Tous les jours.

— Je t'en félicite, ma nièce, tu es fort heureuse...

Ah! ça, mais pourtant, ma petite, il faut prendre garde...